

## **Sous les pavés, le potager**

**Article by Joëlle Zask**

November 21, 2019

À mesure que l'espace urbain évolue, les jungles urbaines d'aujourd'hui sont de plus en plus entrecroisées avec la végétation. Pourtant, "verdir" la ville ne suffit plus pour réparer les déséquilibres flagrants de la relation entre les Hommes et le monde naturel. Joëlle Zask explore la manière selon laquelle l'agriculture urbaine offre une forme de citoyenneté fondée sur l'autogouvernement. L'agriculture urbaine restaure par la même occasion une relation à la terre vouée à la régénération perpétuelle plutôt qu'à l'exploitation mutuelle et destructrice.

L'inscription « sous les pavés le potager » est apparue très ponctuellement Place de la République à Paris, durant les Nuits debouts en avril 2016, sur les dalles qui avaient été ôtées par un manifestant pour créer un jardinet et qui ont été sur le champ repositionnées par les services municipaux. Cette expression, bien que reprise depuis, n'a pas eu la postérité de cette autre qu'elle imite : « Sous les pavés la plage ». Il s'agissait alors, en mai 1968, d'un slogan inventé par un ouvrier qui s'était répandu quand les manifestants avaient constaté que les pavés qu'ils extrayaient pour faire des projectiles et des barricades étaient posés sur le sable. Il avait été précédé d'un autre slogan : « *Il y a de l'herbe sous les pavés* ». Mais ce dernier n'avait pas été adopté, d'une part parce que le mot « herbe » évoquait une drogue bien connue mais mal vue et, surtout, parce que, contrairement au sable qui est un matériau de construction, l'herbe résonnait comme une bizarrerie peu crédible et un peu surréaliste dans le contexte de la ville.

### **Une ville plus verte pour des citoyens plus écologiques ?**

« Sous les pavés le potager » est désormais beaucoup plus dans l'ère du temps. Les jardins ont acquis un droit de cité qu'ils n'avaient pas en 68. Potagers, plantations en tout genre, herbes folles, se développent le long des rues, dans les parcs et les cours, au pied des arbres, sur les toits, aux abords des villes, etc. En revanche, il ne semble pas que la transformation de la ville se soit accompagnée d'une transformation corrélative des conceptions de la citoyenneté. S'il y a de plus en plus de vert dans notre environnement urbain, il n'y en a quasiment pas dans la personne du citoyen, étymologiquement l'habitant de la cité, confondue avec la ville. Or « verdir » la citoyenneté n'est pas accessoire ; c'est d'une part une condition de l'émergence d'un écosystème complet qui oppose une alternative au système urbain minéral, colonisant l'extérieur dont il dépend matériellement. D'autre part, c'est aussi un geste nécessaire afin de favoriser l'action pour le climat et contre les activités qui déséquilibrent les rapports entre les êtres humains et la nature.

*Il y a de plus en plus de vert dans notre environnement urbain, il n'y en a quasiment pas dans la personne du citoyen.*

« Sous les pavés le potager » n'est certainement pas un fait. La valeur du slogan est programmatique. Il offre l'occasion d'avancer l'hypothèse suivant laquelle les rapports sociaux dans lesquels intervient une considération pour la nature et les êtres naturels sont d'une qualité supérieure à l'idéal que représente la classique assemblée du

peuple siégeant dans l'espace évidé d'une agora quelconque, et faisant un « usage public de sa raison » (1). Ainsi défini, le citoyen est l'élément central d'une conception logocentrique et désincarnée des pratiques politiques. Je voudrais lui opposer un citoyen-environnementaliste dont les relations avec autrui sont à la fois situées et productrices, ou protectrices, d'un monde commun concret, incluant un territoire, un habitat, un paysage, une économie, une ressource : la nourriture.

## **Le bien être à la ville**

« Le potager sous les pavés » exprime le lien nécessaire entre la ville et la nature, à tous les sens du terme. Dans la tradition antique, avec laquelle nous aurions avantage à renouer, la culture de la terre, la jouissance esthétique, et la production de la subsistance n'étaient pas séparées. La cité, au sens qu'Aristote donnait à ce terme, par Aristote, était en effet (malgré les limites connues que constitue l'omniprésence économique et sociale de l'esclavage) une communauté qualifiée d'heureuse parce qu'autarcique ou, plutôt indépendante. La liberté du citoyen et l'égalité auraient été lettre morte si la cité, c'est-à-dire la communauté de ses habitants, n'avait pas été à même de se relier à la nature pour en tirer des enseignements partageables et produire la subsistance nécessaire (2). Demeter était déesse de l'agriculture et des civilisations, y compris dans leur raffinement ultime, indissociablement.

Et de fait, la cité grecque, y compris l'agora, ne formait pas l'univers minéral que nous imaginons classiquement. L'agora, ou la place du marché, était ouverte à tous, ombragée par de vastes platanes (platanes et places viennent de la même racine) reliés naturellement à l'eau, en relation avec la nature environnante (3). On peut même dire que la cité conçue comme une communauté libre et indépendante avait des caractéristiques parfaitement contraires à celles qui ont été ensuite conférées à la Cité idéale, par exemple à celle que représente le célèbre panneau d'Urbino (4). Depuis la Renaissance, de Thomas More à Claude Nicolas Ledoux, de Charles Fourier à Jean-Baptiste André Godin, d'Henri Ford et sa Fordlandia en plein cœur de l'Amazonie à Lecorbusier, etc., ces cités idéales sont devenues des villes planifiées et aménagées conformément à des principes censés exprimer les besoins humains fondamentaux sans jamais que les habitants soient consultés, associés et responsabilisés quant aux conditions de leur propre habitation. Elles évoquent ces villes idéales construites dans les airs dont se moquait déjà Aristophane dans *Les Oiseaux*.

L'exclusion de la nature hors de la ville intégralement minérale conduit à fossiliser la citoyenneté. Le « droit à la ville » n'en fait pas partie. La ville privée de cité peut bien être fonctionnelle, utile, spécialisée, dédiée, elle n'en est pas pour autant propice au « bien vivre ».

## **La politique du jardin partagé**

« Sous les pavés le potager » indique également, de manière métaphorique, que ce dont la ville est faite, ses matériaux de base, ne sont pas seulement le sable qui sert à faire du mortier et du béton mais un terrain partagé en lots de terre dans lesquels poussent des légumes et des fruits. Au citoyen défini par sa raison critique et sa position hors sol se substitue alors une configuration dans laquelle produire la nourriture est intégré dans la vie ordinaire. Comme l'affirment jusqu'à aujourd'hui les paysans traditionnels et les urbains qui cultivaient un jardin, l'accès à un lopin de terre, loin d'être contraire à la condition humaine, en est un aspect fondamental. C'est cet accès, appelé aussi « droit de cultiver » qui est la garantie la plus ferme de l'égalité et de la liberté comprise comme indépendance.

*Avec le jardin partagé, on passe du concept essentialisé, voire sacralisé, « Le politique », à la notion ouverte et dynamique qui a pour nom « la politique ».*

De la Guerre des paysans en Allemagne entre 1524 à 1526 (également appelée « Soulèvement de l'homme ordinaire » ou de « l'homme commun ») aux mouvements politiques actuels des paysans sans terre, se décline et s'illustre de la part des personnes engagées l'importance de l'union entre les activités discursives et les activités productives. A défaut d'une telle union, il est inévitable que se développent l'esclavage, le travail mercenaire, l'exploitation, la dépendance, mais aussi les monocultures toujours plus rentables, les cadences infernales, les intrants en tout genre, la dégradation des sols, etc. Avec la revendication d'un accès à la terre, y compris au sens écologique que confère à cette expression le « verdissement » des villes, l'union sociale cesse d'être idéalement formées de citoyens de nulle part, égaux car sans différence, neutres et objectifs. Elle concerne désormais des citoyens qui font des choses ensemble et considèrent que produire leur moyen d'existence est nécessaire à une vie sociale démocratiquement organisée.

Avec le jardin partagé, qui est d'ailleurs dans les faits un endroit où se rassemblent des gens aimant causer et socialiser, on passe du concept essentialisé, voire sacralisé, « Le politique », à la notion ouverte et dynamique qui a pour nom « la politique ». Au lieu d'être confinée et séparée du reste du monde, comme l'est la ville traditionnelle située derrière sa muraille, la politique peut sans risque de perversion être associée à chaque activité dans laquelle se joue une forme ou une autre d'autogouvernement.

## **Le potager sous les pavés : une école de l'autogouvernement**

Or « le potager sous les pavés » est une école de l'autogouvernement. Jardiner signifie en effet conduire mon expérience de manière à l'adapter au terrain et, en même temps, à mes besoins. La connaissance du lopin suppose celle de la nature environnante, de la géographie, de la météo, du régime hydrique, de l'histoire. Comme le pensait Geddes, la bonne ville et la vie authentiquement humaine suppose une observation qui va du point de vue panoramique au détail infime (5). C'est ainsi qu'apparaît cet ancêtre de la notion d'écosystème, le « génie du lieu ».

*Le paysan, à la fois cultivateur qui produit la subsistance et  
jardinier qui entretient la nature, pratique une forme  
d'autogouvernement extrapolable à bien d'autres occasions.*

Il est fréquent que les paysans rappellent que la nature est leur maître. Ils ne peuvent faire ce que bon leur semble. Comme l'écrivait Turner au sujet de la « wilderness » américaine, l'environnement n'est pas quelque chose avec quoi on puisse signer un contrat (6). Mais le paysan, celui que dépeint avec admiration Emerson par exemple, s'il sert la terre, ne lui obéit pas (7). Au contraire, il dialogue avec elle et transforme le paysage, œuvrant pour les générations futures.

Or au sens pragmatiste, l'expérience est constitutive de l'individualité. Elle est en effet véritable si le sujet de l'expérience apprend des changements qu'il provoque dans la situation qu'il est celle de son action. Cela implique qu'il transforme activement cette situation et observe les effets dont il est l'origine, puis se situe par rapport à eux, pour les rejeter, les valider ou les transformer en moyen pour une expérience ultérieure. La grammaire de la culture de la terre est celle de l'expérience. Le paysan, à la fois cultivateur qui produit la subsistance et jardinier qui entretient la nature, pratique une forme d'autogouvernement extrapolable à bien d'autres occasions.

## **Une solution terre à terre**

« Sous les pavés le potager » dénote finalement une dimension de soin, de gardiennage, de culture. En ce qui concerne la forêt et la nature, on sait avec de plus en plus de lucidité que les paysages sont en partie façonnés par des êtres humains qui, depuis des temps immémoriaux, les organisent et les administrent de manière à les

préserver. Ainsi que les aborigènes d’Australie qui ont pour philosophie le *country cleaning*, ils se savent partie prenante de la nature et gardien de sa régénération perpétuelle. Comme en ce qui concerne Adam à Éden, cultiver le jardin et le garder se révèlent deux aspects d’une même activité.

Or, comme nous l’avions signalé, les sociétés organisées de manière à assurer diligemment le couplage entre cultiver et préserver la nature en veillant à sa régénération perpétuelle présentent des qualités spirituelles et matérielles spécifiques. Par contraste avec celles qui exploitent la nature afin de la dominer et l’éloignent au profit d’une prétendue spiritualité supérieure, elles revêtent des qualités indispensables au développement de l’individualité de tous aussi bien qu’au maintien des communs. Comme l’avait pressenti Thomas Jefferson, grand partisan d’une démocratie agraire et ennemi du latifundisme, des planteurs de coton et de tabac, et aussi du physiocratisme qui était déjà pleinement extractiviste, l’exploitation de la nature et celle des êtres humains sont les deux facettes d’une même réalité.

*L’exploitation de la nature et celle des êtres humains sont  
les deux facettes d’une même réalité.*

Ainsi, verdir la citoyenneté en y intégrant le souci du *country cleaning*, la création et le soin des espaces communs, le gardiennage de l’environnement partagé, de manière à préserver les conditions et les occasions de l’expérience de tous et, ainsi, distribuer les opportunités d’individuation, de contributions, d’exploration, qui font le sens de la vie, à tous les membres de la communauté, se révèle une solution « écosystémique » qui, loin d’être utopique, est à la portée de chacun. En témoignent clairement un bon nombre d’actions relevant du mouvement Occupy ou Reclaim the street, l’installation de noyaux villageois au centre des places urbaines occupées ou la création par les habitants de jardins partagés, d’un mobilier urbain convivial ou d’un plan de rénovation urbaine à l’échelle d’un quartier. En définitive, ce que nous apprend l’inscription « sous les pavés le potager », c’est que l’autogouvernement, à l’inverse d’un rêve inaccessible ou une utopie lointaine, est précisément sous nos pieds. A nous de le mettre sous notre nez.

---

1. Cette expression est présente chez Kant dans *Réponse à la question : qu’est ce que l’Aufklärung ? (Beantwortung der Frage : Was ist Aufklärung?, 1784)* Elle est reprise par Habermas dans Jürgen Habermas, *L’Espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeois* (1962), Payot, Paris, 1997. L’ « usage public de la raison » est le propre de la « sphère publique bourgeoise » qui s’instaure face au gouvernement pour le surveiller et le critiquer. Elle est constituée d’un public raisonnant et « éclairé ».

2. Aristote, *La Politique*, Livre III, Traduction de P. Pellegrin, GF, 1993.

3. Sur ce point et la question du jardin partagé, je me permets de référer à mon ouvrage *La démocratie aux champs*, Paris, La Découverte, (Coll. « Les Empêcheurs de penser en rond »), 2016. Et concernant la conception géométrique et minérale de la place publique, voir J. Zask *Quand la place devient publique*, Lormont, Le Bord de l’Eau Éditions, (Coll. « Les Voies du politique »), 2018.

4. Le panneau de bois de *La Città ideale* dit Panneau d’Urbino (239,5 x 67,5 cm), se trouve à la Galerie nationale des Marches et fut réalisé entre 1480-1510. Il fait partie d’un ensemble de trois dont les deux autres, qui datent de la même période, sont *La Veduta di città ideale* dite « de Baltimore » et *La Veduta di città ideale* dite « de Berlin ».

5. de Biase, Alessia, Albert Levy, et Maria A. Castrillo Romón. « Éditorial. Patrick Geddes en héritage », *Espaces et sociétés*, vol. 167, no. 4, 2016, pp. 7-25. Ce numéro est entièrement consacré à Sir Patrick Geddes.

6. Frederick Jackson Turner, “The Significance of the Frontier in American History “, 1893, A paper read at the meeting of the American Historical Association in Chicago, 12 July 1893, during the World Columbian Exposition.

7. Ralph Waldo Emerson, *The Works of Ralph Waldo Emerson, in 12 vols. Fireside Edition* Boston and New York, 1909, Vol. 7, Chap. 4, « Farming » [En ligne] <http://oll.libertyfund.org/title/86/104482>

8. Marcia Langton, “*Burning questions: emerging environmental issues for indigenous peoples in northern Australia* Darwin, Northern Territory University, Centre for Indigenous Natural and Cultural Resource Management”, 1998

9. Sur les diverses branches de l’agrarisme américain et la position de Jefferson, voir Thomas P. Govan, « Agrarian and Agrarianism: A Study in the Use and Abuse of Words », *The Journal of Southern History*, Vol. 30, No. 1, 1964. Il en est largement question dans *La Démocratie aux champs*, op. cit.

Cet article a été publié dans sa version originale le 24.10.2019, disponible [ici](#).

---



Joëlle Zask is a philosopher and professor of political philosophy at Aix-Marseille University, France.

Published November 21, 2019

Article in French

Translation available in English

Published in the *Green European Journal*

Downloaded from <https://www.greeneuropeanjournal.eu/sous-les-paves-le-potager/>

*The Green European Journal offers analysis on current affairs, political ecology and the struggle for an alternative Europe. In print and online, the journal works to create an inclusive, multilingual and independent media space. Sign up to the newsletter to receive our monthly Editor's Picks.*